

La France doit rester une patrie ouverte au monde

Depuis août 2014, l'historien Benjamin Stora, né à Constantine, est président du Musée de l'histoire de l'immigration, à Paris. Il parle de ce lieu, de la rétractation identitaire, des attentats.

Entretien

Benjamin Stora, 64 ans, reçoit chez lui, dans son appartement d'Asnières, à un vol d'oiseau de Saint-Denis et de Villetaneuse où il a enseigné pendant trente-cinq ans en lycée et en université. Dans son bureau, il parle sous une magnifique photo agrandie de ses ancêtres juifs d'Algérie en costumes traditionnels.

Le Musée de l'immigration a enfin été inauguré ?

Oui, l'an dernier, par le président de la République alors qu'il avait ouvert en 2007. Il était donc resté en marge des musées nationaux. Il a fallu que les ministères de l'Éducation nationale, de la Culture et, en retrait, de l'Intérieur, s'y investissent. C'est rétabli même s'il manque encore de l'argent car nous sommes dans le Palais de la Porte Dorée, summum de l'art déco, qui nous coûte extrêmement cher.

Quelle est sa mission ?

Intéresser le plus grand nombre aux questions de l'immigration. Ce qui n'est pas simple dans cette époque plutôt caractérisée par la rétractation identitaire, le repli autour d'une histoire nationale au sens étroit du terme.

Marche-t-il bien ?

Il faut encore progresser mais on a eu des expositions qui ont bien marché. Par exemple Fashion Mix, sur la mode fabriquée par des étrangers vivant en France : Kenzo, Balenciaga, Margiela... Ça nous a donné envie de faire une exposition sur les peintres étrangers qui ont œuvré au rayonnement de la France. Ces Picasso, Chagall, Modigliani qui, longtemps, ont été des étrangers dans la cité.

C'est important d'avoir des sujets « tendance » ?

Il faut attirer du monde sans abandonner notre vocation historique. C'est un moyen d'être accessible, notamment auprès des jeunes.

Est-ce une priorité de s'adresser aux jeunes ?

Les immigrés n'ont parfois pas envie qu'on leur rappelle en permanence leurs origines. Pour les jeunes de la troisième, quatrième génération, c'est différent. Ils ont besoin de se situer dans une généalogie, une filiation. Ça permet de leur proposer un récit cohérent à l'opposé des dénigres et des constructions identitaires axées sur l'exclusion des autres. Nous sommes confrontés à des replis de tous les côtés.

Vous proposez aussi des débats ?

Après le 11 janvier, il y en a eu un autour des crises identitaires chez les jeunes issus des émigrations post-coloniales. Débat difficile bien sûr. Nous avons aussi débattu de pourquoi partent les migrants, des réfugiés climatiques... On a des débats plus



Benjamin Stora : « On n'entend pas suffisamment la voix directe des émigrés ».

historiques comme celui sur les juifs étrangers dans l'armée française en 1940. Mais on a du mal à intéresser la télé, ce qui est incontournable pour attirer beaucoup de monde.

Vous avez été reçu par les membres du Conseil supérieur de l'audiovisuel au sujet de l'image de l'étranger à la télé. Qu'avez-vous dit ?

Que les sujets sur l'immigration devraient s'approcher du prime time, plutôt qu'être à 17 h ou à minuit. Qu'on n'entend pas suffisamment la voix directe des émigrés, des réfugiés, en dehors du sensationnel. Que la part donnée aux étrangers dans la fiction et les documentaires est trop mince. L'histoire de la France ne se résume pas aux rois et aux châteaux de l'émission *Secrets d'histoire*.

Même si ces rois doivent beaucoup aux étrangers ?

Tout à fait. Mais on peut aussi parler de ces 150 ans d'histoire récente, où une grande partie du pays s'est construite avec les étrangers et les immigrés de l'intérieur, ceux qui ont bougé de région en région.

C'est difficile d'évoquer les richesses que les étrangers ont apportées à la France ?

C'est plus compliqué en ce moment. Comme si le récit sur l'autre pouvait entamer le récit national. Alors, que si on est serein sur sa propre identité, l'histoire fait tomber la peur. Ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas des difficultés.

Il n'est pas aisé de confronter les civilisations, les religions, les mœurs. Mais c'est un des défis de la France face à la mondialisation. Que fait-on ? On passe notre temps à dire que c'était mieux avant ? Ou on reste une patrie culturelle ouverte au monde ?

Qu'y a-t-il dans votre nouvelle exposition « Frontières » ?

La frontière est une notion géographique mais aussi juridique, voire tenant de l'imaginaire. Il y a aussi les populations qui sont à cheval sur des frontières. C'est également un sujet d'actualité de Barcelone à Bagdad. Quelles seront demain les frontières de l'Espagne et de la Catalogne ? Que vont devenir demain des états qui s'effondrent, tels la Syrie ou l'Irak ? C'est aussi un objet de débat entre ceux qui veulent fermer les frontières, les ouvrir, les détruire.

Avec le paradoxe que nos enfants sont de plus en plus ouverts au monde...

J'ai enseigné à des jeunes pendant trente-cinq ans. Ils sont très éloignés de ces vents dominants qui demandent la fermeture des frontières. Eux, ils circulent, voyagent, écoutent, parlent le monde... Mais ils ont trop peu d'expression citoyenne.

Dans votre dernier ouvrage, vous évoquez votre arrivée, en 1962, dans une France où l'antisémitisme est toujours présent, puis il y a eu mai 68...

J'ai tout d'un coup eu l'impression

d'être dans une France plus fraternelle, ouverte, où la notion d'internationalisme était importante. Je pouvais dire quelles étaient mes origines. On était suffisamment forts pour que la question nationale soit dépassée. Aujourd'hui, on passe plus de temps à redéfinir l'identité nationale qu'à découvrir le monde.

Quel peut-être votre rôle après les attentats de la semaine dernière ?

Ces tueries nous obligent à poursuivre davantage encore notre mission d'éducation. Le risque s'amplifie de regarder avec beaucoup de méfiance les immigrés – particulièrement ceux de culture musulmane – et de voir le rejet s'installer de manière durable dans notre société. Les discours et les pratiques sécuritaires sont plébiscités, ce qui est normal, mais ils doivent s'accompagner de toute la bataille culturelle autour de l'antiracisme, et de l'égalité des droits. Sinon, le fossé risque de s'agrandir entre une petite fraction de la jeunesse radicalisée, et le reste des citoyens. C'est ce que veulent les terroristes de Daech, et nous devons éviter de tomber dans ce piège.

Recueilli par
Gilles KERDREUX.

Repères

Frontières. Exposition du Musée de l'histoire de l'immigration, jusqu'au 29 mai. Pour comprendre le rôle et les enjeux contemporains des frontières dans le monde et retracer les histoires singulières de ceux qui les traversent aujourd'hui. www.histoire-immigration.fr.

Musée. En plus des événements temporaires, l'exposition permanente propose de découvrir deux cents ans d'histoire de l'immigration en France. Palais de la Porte Dorée. 293, avenue Daumesnil, Paris XII^e, 01 53 59 58 60. Avec l'Aquarium tropical, le Palais accueille 365 000 visiteurs par an.

Les Clés retrouvées, Stock, 140 pages, 17 €, est un livre sensible sur la jeunesse de Benjamin Stora dans sa famille juive d'Algérie. L'enfant y voit et y perçoit des choses que comprendra et analysera plus tard l'historien qu'il est devenu. Une belle manière de retraverser l'histoire de Constantine, de la guerre d'Algérie et la vie de ces juifs, algériens depuis toujours tout en se rapprochant de la France malgré les aléas de l'histoire.



On se réfugie tous dans l'enfance parce qu'elle est fondatrice. C'est le creuset de ce que l'on devient. Moi j'ai été abandonné puis adopté mais j'ai eu une enfance très heureuse.

Gilles Legardinier